

NUANCES

40

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE
Krysalid au 35^e Congrès
international Willems

INTERVIEW
Nicolas Gillard

DOSSIER
Début
de saison



IMPRESSUM

RESPONSABLE DE PUBLICATION

Fondation du Conservatoire de Lausanne
Rue de la Grotte 2
CP 5700, 1002 Lausanne
T 021 321 35 35
F 021 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu-cl.ch

RÉDACTION ET COORDINATION

Antonin Scherrer – Colophane Edition & Communication
Ch. de Florissant 13
Chalet La Folia, 1660 Château-d'Œx
T/F 026 924 33 45 – M 079 296 37 52
info@colophane.ch

GRAPHISME, RÉALISATION

moser design sa
Rue du Simplon 3d
1006 Lausanne
T 021 614 06 66
F 021 614 06 60
info@moserdesign.ch
www.moserdesign.ch

IMPRESSION

Polygravia Arts Graphiques SA
Route de Pra de Plan 18
1618 Châtel-St-Denis
T 021 948 22 40
F 021 948 22 49
www.polygravia.net

ABONNEMENT À «NUANCES»

Si vous souhaitez recevoir «Nuances» chez vous, faites-le nous savoir en nous indiquant vos coordonnées à l'adresse suivante : Haute Ecole de Musique et Conservatoire de Lausanne, Abonnement Nuances, rue de la Grotte 2, CP 5700, 1002 Lausanne. info@hemu-cl.ch L'abonnement est gratuit.

COUVERTURE

« La petite renarde rusée »
à Monthey © Olivier Wavre

PARUTION «NUANCES 40»

Décembre 2012

SOMMAIRE

DOSSIER

04 Début de saison

06 « La petite renarde rusée »
à Monthey

10 Vernissage du « Prix Jeune
Talent 2012 »

11 Carte blanche du Festival Bach
de Lausanne

14 Les émotions auscultées
par la technologie

16 Baptême décoiffant pour
l'HEMU String Lab

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE

18 Krysalid
au 35^e Congrès Willems

20 Les Ministrings
aux « Préludes » de l'OSR

INTERVIEW

22 Nicolas Gillard

ÉDITORIAL

LA FORCE DU SYMBOLE

Bravo et merci.

Le peuple suisse a donc voté. Le 23 septembre 2012 il a approuvé un article constitutionnel reconnaissant le rôle de la formation musicale dans notre pays. Durant la campagne, certains ont clamé l'inutilité d'une telle démarche. Tout cela ne serait que symbole...

J'aime les symboles.

La notation musicale n'est-elle pas l'un des plus beaux langages symboliques ? Suivant qui lit ces signes étranges, gravés généralement sur cinq lignes, la portée du discours, de l'émotion diffèrent ; mais sans ces signes, pas de musique.

Symbole peut-être, mais qui survient – hasard du calendrier ou justice de l'histoire ? – parallèlement à deux événements majeurs à l'échelle cantonale et romande. Le premier est l'entrée en vigueur au 1^{er} janvier 2012 de la nouvelle Loi vaudoise sur l'enseignement de la musique (LEM). Comme dans le cas de l'initiative « jeunesse et musique », l'ensemble des acteurs ont réussi à dépasser les clivages pour donner naissance à une structure favorisant de façon tangible une hausse générale de la qualité dans le domaine de l'enseignement de la musique, ainsi que de meilleures conditions de travail pour bon nombre de professeurs du canton de Vaud.

L'autre événement est la naissance à l'horizon 2013 d'un nouvel Institut romand de pédagogie musicale (IRPM). Chapeauté par le Domaine musique et arts de la scène de la HES-SO, ce dernier regroupera les forces des deux hautes écoles de musique romandes, étendant ainsi son rayon d'action à cinq cantons. Son pilotage opérationnel a été confié à l'HEMU. Après une période transitoire, il bénéficiera de la visibilité de nos nouvelles infrastructures du Flon.

Cet Institut ne sera pas un « machin » de plus (au sens gaullien du terme). Il sera un observatoire des pratiques musicales – pour se documenter, proposer et agir – ainsi qu'un important pôle de réflexion et de formation continue au service des écoles de musique de Suisse romande.

Deux bonnes raisons de croire à la bonne étoile de la musique en terre vaudoise, romande et suisse, qui a réussi à convaincre la population qu'elle est bien plus qu'une source de délassement : un pilier incontournable dans le développement de nos enfants. Et pour les étudiants de nos hautes écoles, l'occasion – si besoin – de prendre conscience du lien étroit de responsabilité réciproque qu'il existe entre leur pratique artistique et la collectivité publique.

Que vos Fêtes soient belles !
Bien à vous,

Hervé Klopfenstein
Directeur général



ANTONIN SCHERRER, JONAS PULVER

DOSSIER DÉBUT DE SAISON

Les saisons se suivent et ne se ressemblent pas... excepté sur le plan de la qualité des programmes proposés, qui rivalisent de bravoure et d'originalité. Le débat qui avait accompagné le lancement à l'automne 2010 de la première saison de l'HEMU n'a aujourd'hui plus lieu d'être : les prestations offertes à la cité par les étudiants de l'institution dans le cadre de leur cursus académique, ont trouvé leur place dans le cœur du public – toujours plus nombreux à en profiter – et prouvé leur intérêt pédagogique en marge de hautes écoles dont il ne faut jamais perdre de vue le caractère « spécialisé » et « appliqué ». Parmi les nombreux événements que nous vous proposons de vivre (ou de revivre) dans ces pages, *La petite renarde rusée* de Janacek présentée mi-septembre à Monthey fait figure d'exemple « idéal », avec l'opportunité pour de nombreux chanteurs de vivre une expérience scénique grandeur nature, pour les instrumentistes de découvrir les contingences particulières du jeu en fosse et pour l'HEMU dans son ensemble d'affirmer la solidité de ses liens tant vers l'extérieur et la Haute école de musique « sœur » du bout du Lac, qu'à l'intérieur de sa structure tricantonale au travers de la collaboration avec un théâtre valaisan.



« LA PETITE RENARDE RUSÉE » À MONTHEY

Après le *Songe d'une nuit d'été* de Britten en 2008 et *Don Giovanni* de Mozart en 2010 au Théâtre du Jorat, l'HEMU investissait à nouveau une scène prestigieuse cet été pour deux représentations de *La petite renarde rusée* de Leos Janacek : celle du Crochetan à Monthey, dans le Bas-Valais. Une magnifique expérience professionnelle pour l'Orchestre des Hautes écoles de musique de Suisse romande et les meilleurs chanteurs de la maison et de la Haute école de musique de Genève sous la houlette de Gary Magby (direction artistique), Ivan Törzs (direction musicale) et Cédric Dorier (mise en scène). Et une réussite applaudie des deux mains par un public accouru en nombre les 15 et 16 septembre, oubliant dès les premières mesures qu'il avait affaire à des professionnels... en herbe ! Reflets et rencontre avec les artisans de ce succès.

« Chaque rôle,
jusqu'au plus
petit, doit être
porteur en soi. »

Gary Magby

C'est son dernier spectacle à la tête de l'Atelier lyrique, qu'il a façonné de toutes pièces et qui est devenu avec les années l'une des structures phare de l'HEMU ; mais aucun signe de nostalgie chez Gary Magby, qui se réjouit sans réserve de cette *Petite renarde rusée* montée main dans la main avec Cédric Dorier, car elle incarne une forme d'aboutissement dans sa quête de l'œuvre « idéale » à travailler et présenter avec des étudiants. « Le choix de l'œuvre n'est pas évident, confie-t-il. Il intervient plus d'une année à l'avance et durant ce temps il peut se passer beaucoup de choses : les voix évoluent, certaines tessitures changent, et l'on ne sait pas si les étudiants seront encore présents l'année suivante. La partition doit donc être la plus souple possible, avec des rôles vocaux exigeants... mais pas « coupe-gueule » ! Des rôles qui font grandir, avancer, sans demander pour autant une énergie surhumaine pour être défendus. Le choix du livret est à ce titre essentiel. Prenez les opéras de Haydn : s'ils sont très abordables sur le plan musical, ils sont portés par des textes très moyens que seuls des Callas et des Tito Gobi sont capables de sublimer. Chaque rôle, jusqu'au plus petit, doit être porteur en soi. C'est exactement le cas dans la *Petite renarde* dont chaque personnage, mélange ambivalent d'humain et d'animal, est doté d'une vraie épaisseur dramatique. »





Le travail du metteur en scène Cédric Dorier épouse parfaitement les contours de ce cadre pédagogique. « J'ai créé des personnages très « dessinés », qui participent tous au récit. Il est important qu'aucun ne se demande quelle est sa place : celle-ci doit se révéler avec la force de l'évidence. J'ai volontairement accentué ce rapport au personnage dans ma mise en scène, même pour les rôles dotés d'une seule réplique : l'histoire est portée non par une addition d'individualités mais par une véritable troupe, constituée plusieurs mois avant les représentations et façonnée au gré d'ateliers et de séances de travail basées sur l'apprentissage du *jouer* et *chanter ensemble*. Je travaille beaucoup sur l'improvisation, la stimulation : je trouve important qu'une partie du résultat vienne des acteurs eux-mêmes, que je ne sois pas seul à décider. C'est un gage d'authenticité pour la mise en scène et un gage d'émotions pour les chanteurs, qui sont amenés à rechercher le meilleur – le plus juste – au plus profond d'eux-mêmes. »

Un apprentissage d'autant plus essentiel que *La petite renarde* comporte de nombreuses plages instrumentales initialement prévues pour des scènes de ballet que Cédric Dorier a décidé d'exploiter – faute de danseurs mais aussi de techniciens de scène – en confiant aux chanteurs eux-mêmes les nombreux changements de décor, avec à la clé la construction et déconstruction de pas moins de onze espaces différents. « L'engagement physique ne connaît aucun répit : il implique une responsabilité collective essentielle dans l'apprentissage des métiers de la scène. Lorsqu'ils évolueront plus tard dans de grands théâtres, ces chanteurs auront vraiment conscience de ce qui se passe autour d'eux. »

Au-delà du jeu, l'œuvre elle-même sous-tend un travail intense à tous les niveaux. « Si elle ne comporte pas de véritable difficulté vocale, *La petite renarde* se caractérise par un langage musical extrêmement riche, explique Gary Magby. Je n'ai jamais été confronté à pareille complexité rythmique et harmonique. Le chef Ivan Törsz m'a même confié que la partition était plus difficile à ses yeux que celle de *Wozzek* ! » Pour ce qui est de la langue, on a opté pour une adaptation française : un travail de longue haleine réalisé en collaboration avec une étudiante tchèque de l'HEMU, Anita Jirovská. « Au contraire de la traduction, l'adaptation est un gage de « modernité », l'opportunité de coller au plus près d'une dramaturgie naturelle, d'un rapport direct entre les différents personnages. » Le « couple » Céline Mellon (soprano) – André Gass (ténor) fonctionne à ce titre particulièrement bien, de même que les six enfants préparés par Stephanie Burkhard qui complètent avec un professionnalisme impressionnant la brochette valdo-genevoise de treize solistes.

Les 15 et 16 septembre, le spectacle fait mouche au Crochetan. Dans la salle, le directeur général de l'HEMU Hervé Klopfenstein est fier de cette réussite en forme de carte visite pour l'ensemble du Domaine musique et arts de la scène de la HES-SO. « L'entente entre les différents interprètes est immédiatement palpable : plateau, fosse, chef, tous tirent à la même corde, encadrés par un travail scénographique de tout premier ordre. C'est aussi la première fois que nous nous produisons dans ce cadre en Valais, qui fait partie pleine et entière du territoire de l'HEMU. L'accueil au Théâtre du Crochetan a été extraordinaire et témoigne d'une convergence de vue qui dépasse largement le cadre artistique : sur le plan pédagogique par exemple, nous avons été particulièrement impressionnés du travail de médiation culturelle mis en place par la ville de Monthey dans le cadre des représentations scolaires. » [AS] ■

« Je trouve important qu'une partie du résultat vienne des acteurs eux-mêmes, que je ne sois pas seul à décider. »
Cédric Dorier

VERNISSAGE DU « PRIX JEUNE TALENT 2012 »

La soprano Antoinette Dennefeld était la troisième étudiante de l'HEMU à se voir remettre, en juin 2012, le « Prix Jeune Talent » de l'Association Vaudoise des Amis de l'Orchestre de la Suisse Romande. À la clé, la réalisation d'un CD professionnel, qui vient d'être vernis à Utopia 1 le 22 novembre 2012. Une aubaine pour l'élève de Gary Magby et une très belle réalisation portée conjointement avec un autre ancien étudiant de la maison, le pianiste Lucas Buclin.

Lancé en 2007 à l'initiative de l'Association Vaudoise des Amis de l'Orchestre de la Suisse Romande, le « Prix Jeune Talent » récompense tous les deux ans un étudiant particulièrement brillant de l'HEMU. Celui-ci se voit offrir l'enregistrement d'un disque dans des conditions professionnelles, diffusé conjointement avec le CD « À l'OSR ce soir ? » présentant la saison lausannoise de l'OSR, ainsi qu'un récital-vernissage. La sélection du lauréat est placée sous la responsabilité exclusive de l'HEMU, qui a choisi pour cette troisième édition – après le baryton Benoît Capt en 2008 et le violoniste Andrey Baranov en 2010 – d'honorer la soprano Antoinette Dennefeld, lauréate du Prix Max Jost.

Bénéficiant également du soutien de la Ville de Lausanne, l'album, enregistré en juin 2012 par Johannes Kammann sous les voûtes de la célèbre Jesus-Christus-Kirche de Berlin – l'église de Karajan et des Berliner Philharmoniker ! – propose un voyage chamarré et original à travers le répertoire du Lied et de la mélodie : *Banalités* de Francis Poulenc, Wolf, Britten, Richard Strauss et les *Femmes en Fables* d'après Jean de la Fontaine de la compositrice contemporaine Isabelle Aboulker. Aux côtés de l'ancienne étudiante de Gary Magby : le « complice » Lucas Buclin, aujourd'hui étudiant à Vienne et lui aussi issu des classes de la maison. Organisé conjointement par l'HEMU et l'Association Vaudoise des Amis de l'OSR, le vernissage de ce bel enregistrement vient d'avoir lieu en privé à Utopia 1 le 22 novembre 2012. L'occasion pour les invités de découvrir en « live » les différentes pages du disque et de repartir en primeur avec lui à l'issue de la soirée. En plus d'être distribué au Théâtre de Beaulieu lors des concerts d'abonnements de la saison lausannoise de l'OSR, ce CD est offert à toute personne qui le désire sur simple demande auprès du secrétariat de l'Association (dans la limite des stocks disponibles). [AS] ■

www.avaosr.ch



CARTE BLANCHE DU FESTIVAL BACH DE LAUSANNE

Bach : monstre sacré et universel. *A priori* intouchable dans sa robe de perfection formelle et spirituelle, la musique du cantor de Saint-Thomas est en fait l'une des plus accessibles qui soient. Preuve éclatante en a été donnée le 14 novembre 2012 en l'Eglise Saint-Laurent à Lausanne, à l'enseigne d'un « Bach Day » où étaient conviés cinq classes et deux professeurs de l'HEMU classique et jazz sous la bannière du Festival Bach de Lausanne. L'idée : montrer que le message est susceptible de passer même si le support – l'instrument – n'est pas « original ». Audacieux dans le cadre d'une manifestation – à l'image de sa fondatrice et directrice artistique Kei Koito – connue pour sa haute exigence musicologique. Démonstration réussie à 100% (ou presque).

Cuivres, accordéons, harpes, cordes et guitares, saxophones, duo jazz : les troupes sélectionnées par l'HEMU pour prendre part au premier « Bach Day » du Festival Bach de Lausanne étaient volontairement constituées de musiciennes et de musiciens dont les instruments (ou formations instrumentales) n'existaient pas pour la plupart du temps de Jean-Sébastien Bach. Des artistes dont les ayatollahs d'une certaine forme d'authenticité « historique » n'hésitent pas à barrer la route de ce sublime répertoire, arguant qu'ils ne peuvent le servir à sa juste valeur. Sans entrer dans ce débat sans fin et souvent stérile, nous nous contenterons d'affirmer qu'au regard de ces différentes prestations, Bach appartient définitivement à tout le monde, à condition bien sûr de partir du texte – de l'esprit – avant de se lancer dans une démarche de transcription, voire de relecture ou d'improvisation.

« Cette démarche, proche de la transgression, n'est pas anodine, explique le directeur général Hervé Klopfenstein dans son introduction. Elle consiste à séparer une création musicale de son timbre originel. Nous n'avons cependant rien inventé. Du temps de Bach, il était monnaie courante de jouer une même œuvre avec des sonorités les plus diverses en fonction des circonstances. Alors lâchons-nous l'espace d'un instant et reconnaissons que l'œuvre de Bach garde toute sa force sous les doigts et le souffle de ces jeunes artistes, et puisse même être revisitée par l'inspiration et le talent des musiciens. Bach réinventé comme si c'était la première fois, telle est la modeste ambition de cet événement ! »



Premiers à entrer en scène : les cuivres du site de Fribourg. Le quintette d'ouverture est impressionnant : emmené avec autorité par la seule fille du groupe, la trompettiste Melissa Kruppenacher, il nous plonge d'emblée dans une atmosphère de brillance et de solennité, évoquant un peu la forme du récital trompette et orgue – un orgue que l'on « entendra » en filigrane de nombreuses prestations, ici incarné par les puissants graves de l'euphonium. L'assemblée est clairsemée mais enthousiaste ; on y trouve notamment plusieurs enfants avec leurs parents, dont la présence est sans doute favorisée par l'horaire. Les bancs iront en se garnissant au fil des prestations, dans un gai va-et-vient de mélomanes et de curieux, parfois accompagnés de leurs sacs à commissions... Il faut dire que le lieu invite à une forme de joyeux « brassage » : orgues historiques sur la galerie, portrait géant de Martin Luther King, vaste « arène » tapissée de rouge au centre, et ces effluves incessantes de bruits de la rue, musiques métissées qui tissent un étonnant contrepoint avec les pages égrainée sur scène...

17h, place aux accordéonistes de Stéphane Chapuis. Dans ce répertoire polyphonique taillé sur mesure, le surnom d'« orgue portable » donné parfois à l'instrument prend toute sa substance. Extrêmement bien préparés, les quatre étudiants en lice font honneur au compositeur, à la grande satisfaction de Kei Koito qui ne tarit pas d'éloges à l'issue de leur passage. Mention spéciale pour Grayson Masefield dont la monumentale *Passacaille et fugue* s'élève dans l'église telle une cathédrale, portée par des doigts au-dessus de tout soupçon et surtout un esprit « habité » : en fermant les yeux, on croirait presque que la musique distillée (par cœur) de son accordéon à clavier provient des orgues perchées au-dessus de sa tête !

« Bach appartient définitivement à tout le monde, à condition bien sûr de partir du texte. »



18h, les classes s'enchaînent, soutenues en coulisses par l'excellent travail du nouveau responsable production de l'HEMU, Rodolphe Moser. C'est l'entrée en scène de Letizia Belmondo et de ses harpistes avec à la clé une nouvelle atmosphère : velouté, délicatesse, demi-teintes – on quitte les « grandes orgues » dessinées par Grayson Masefield pour évoquer les pages pour luth du compositeur, un luth qui vit avec lui un sublime crépuscule. Après deux pièces en solo – dont la première portée par la benjamine de ce « Bach Day » : Tjasha Gafner, 13 ans – les étudiantes s'engagent sur le terrain délicat du *Concerto pour quatre pianos* BWV 1065, lui-même issu d'une œuvre pour quatre violons d'Antonio Vivaldi. Le défi est important : porter une page connue de (presque) tous sur des instruments peu adaptés à l'écriture. Sous les yeux attentifs de leur professeur, les quatre jeunes filles s'en tirent admirablement, malgré quelques « infidélités » au texte dont on ne leur tiendra pas rigueur. Mieux ! À l'instar de l'épisode arpégé du deuxième mouvement, elles mettent en lumière, grâce justement aux spécificités expressives de leurs harpes, des couleurs insoupçonnées de la partition.

La soirée s'avance et le niveau comme l'attention demeurent au plus haut. Le Quatuor Valère, le quatuor de guitares Viktoriya Tsvetkova – Julien Vergère – Dimitar Ivanov – Cédric Meyer et l'altiste Elise Lehec prouvent – si besoin est – que les cordes sont définitivement reines sur le site de Sion, dans la grande tradition initiée par Tibor Varga – dont on n'oubliera pas qu'il fut l'un des plus grands interprètes en son temps de l'œuvre pour violon de Jean-Sébastien Bach. Chapeau bas également à la classe de saxophone de l'HEMU, admirablement préparée (et introduite) par Pierre-Stéphane Meugé, qui s'attaque avec audace à l'un des monuments du cantor de Saint-Thomas : son *Offrande musicale*. Enfin, clou de ce fantastique marathon – dont on espère vivement qu'il sera reconduit en 2013 – mention spéciale pour les deux professeurs de l'HEMU Jazz Thomas Dobler (vibraphone) et Emil Spanyol (piano), qui nous font voyager en toute liberté entre notes bleues et notes noires... [AS] ■

www.festivalbach.ch



LE FACTEUR CULTUREL

En petit comité d'abord. Soit un quatuor d'étudiantes, dont l'une porte un capteur. Son rythme cardiaque est projeté sur un écran, mais sans que le public sache encore s'il s'agit de l'une des deux violonistes, de l'altiste ou de la violoncelliste. Ce que l'on peut constater ? Que le cœur ne va pas forcément plus vite si la cadence musicale accélère, qu'au contraire il peut atteindre de hauts degrés d'activation dans un mouvement lent et expressif...

Pour le reste, ces tests n'en sont encore qu'à leurs balbutiements, comme le rappelle l'anthropologue Daniela Cerqui, qui représente l'Université de Lausanne aux côtés des ingénieurs de Tabrasco. « Quand on parle d'émotions, les réactions physiologiques sont une chose, mais il faut voir qu'elles s'inscrivent dans un cadre culturel bien précis », rappelle la chercheuse. « Une bonne illustration du phénomène, ce sont les smileys, ces petits visages qu'on utilise dans les SMS par exemple. En Europe, l'expression des émotions est surtout centrée sur la bouche. Alors qu'au Japon, ce sont les yeux qui changent beaucoup ! »

Prochaine étape : Utopia 1, où l'Orchestre de l'HEMU et le chef Maxime Pitois accompagnent en direct la projection de « Charlot soldat », chef-d'œuvre d'humour muet vieux de presque un siècle. Trompette militaire, cordes farceuses et percussions explosives : tout est question de synchronisation avec les facéties de Mr. Chaplin. Et cette fois, les musiciens ne sont pas les seuls à porter des capteurs. C'est aussi le cas du chef et de certains membres du public. Résultat ? En analysant les relevés cardiaques après la performance, on s'aperçoit qu'un léger coup d'accélérateur sur le podium se transmet d'abord aux pupitres, puis presque immédiatement à l'assistance. De là à dire que la musique fait battre les cœurs à l'unisson...

LES ÉMOTIONS AUSCULTÉES PAR LA TECHNOLOGIE

Une journée de workshops a transformé le bâtiment de la Grotte en véritable laboratoire des comportements et réactions liés à la musique.

Imaginez les techniques de mesure les plus récentes développées dans le domaine du sport de compétition appliquées à la physiologie du musicien. Imaginez un capteur capable de percevoir les changements de couleur du corps, des variations indiscernables à l'œil nu, qui se produisent à chaque fois qu'un battement cardiaque propage le flux sanguin à travers le réseau artériel. Imaginez, enfin, que ce capteur sans fil puisse se fixer juste au-dessus de la cheville, en toute discrétion et en toute facilité, permettant d'observer les pulsations d'un interprète sans interférer avec son jeu, ni déranger le public.

Une approche inédite de l'acte scénique, rendue possible par la start-up Tabrasco, et mise en évidence lors de la Journée des émotions, qui se tenait le 17 novembre dernier dans le bâtiment de la Grotte 2. Six workshops y permettaient de se familiariser avec des champs de recherche au carrefour du son, de l'appréciation affective et des nouvelles technologies. Deux d'entre eux y donnaient à voir et à découvrir ces nouveaux outils de mesure.



FLÛTES CUBIQUES

Pendant ce temps à Utopia 3, Antonio Politano fait partager sa science des instruments de souffle les plus innovants. Ses étudiants présentent plusieurs modèles de flûtes Paetzold, mises au point par Humbert Paetzold en 1970, dont la particularité est d'être carrées. Un projet de catalogue en ligne permettra aux compositeurs d'approcher les innombrables textures et couleurs générés par l'instrument, d'autant mieux mises en valeur par les traitements de l'électronique.

MÉTAPHYSIQUE DES TUBES

Le solinophone ? Un nouvel instrument, pardi ! Ses tubes en métal sont équipés de marteaux et d'étouffoirs, actionnés par des électroaimants. Mais le plus intéressant, c'est l'écran tactile que lui a connecté l'ingénieur Alain Crevoisier, où figure une tablature numérique. L'alliage de pilotage informatique avec une production acoustique du son a de beaux avantages pédagogiques : le joueur peut voir et écouter en temps réel la combinaison de tubes qu'il a sélectionnée à l'écran, d'un simple effleurement du doigt. [JP] ■

BAPTÊME DÉCOIFFANT POUR L'HEMU STRING LAB

Midi-concert hors norme mercredi 21 novembre 2012 à Utopia 1 : les premiers pas sur scène de l'HEMU String Lab, conduit de mains de maître par le professeur de violon jazz Mario Forte. À la clé, une création d'une heure totalement décoiffante mêlant cordes classiques et solistes jazz dans un grand brassage de styles et d'ambiances. Une rencontre comme on souhaiterait en voir davantage entre musique écrite et musique improvisée, des univers qui ont tout à gagner à échanger... d'autant qu'ils appartiennent aujourd'hui à la même école !

Avant même que les musiciens n'entrent sur scène, on sent que l'on va assister à un concert pas comme les autres : sur la droite, une rangée de personnes lisant le journal *L'Equipe* comme à la terrasse d'un café – on apprendra plus tard qu'elles n'étaient là que pour donner une touche « surréaliste » à l'événement ; à gauche du lutrin du chef, une série de petites pancartes numérotées. Le *show* peut commencer. Contrebasse, violoncelles, altos, violons : les cordes de l'HEMU (classique) installent petit à petit l'ambiance. « Suite en 5 mouvements pour orchestre à cordes et improvisateurs de passages » : c'est le titre de la partition qui trône sur leurs lutrins, présentée en première mondiale à Utopia 1 (puis le soir à l'Espace-CHUV et le dimanche 25 novembre au Château de Monthey) sous la direction de son auteur, le violoniste franco-italien Mario Forte, professeur à l'HEMU Jazz depuis septembre 2011. Une œuvre inclassable, où l'improvisation tient certes une place importante, mais où la structure – l'écrit – joue également un rôle fondamental, à l'image des petits cartons numérotés qui renvoient les instrumentistes en permanence à leurs partitions. Il faut dire que le l'homme est issu du CNSM de Paris : une base technique qui, loin de l'emprisonner, lui offre davantage de liberté.

On croit reconnaître la silhouette d'Arvo Pärt, celle de Philip Glass ou d'Henryk Górecki dans les passages lancinants, répétitifs, du début. Puis c'est Bartók ou Stravinski et leur rythmique exacerbée. Mais lorsque débarque Valentin Conus et son « brame saxophonique », c'est bien dans un monde à part que l'on se trouve projeté : le

monde de Mario Forte. Qui tel un diable sorti de sa boîte – de vraies allures de Paganini ! – exhorte ses musiciens, leur tourne autour, tentant de faire sortir d'eux-mêmes les plus inhibés d'entre eux. Le temps – qui parfois peut-être pourrait concentrer un peu sa course – fait son effet. Pris dans un vaste flot sonore, l'auditeur comme l'interprète succombent à l'envoûtement et se lâchent... Moment d'intensité teintée de poésie lorsque débarquent Zacharie Ksyk et sa trompette suivi de Nino G. (alias Gino Fontana), prince du *beatbox*. Un spectacle total, dans lequel on ne sait plus en fin de compte si l'on assiste à une création au sens « classique » du terme ou à une performance unique. Vivement applaudi par une salle bigarrée, Mario Forte se verrait bien repartir l'an prochain avec un nouvel HEMU String Lab. On comprend pour l'heure pourquoi les étudiants se pressent dans sa classe du Flon : six violonistes inscrits cette année – « un chiffre énorme à l'échelle de la Suisse » si l'on en croit George Robert, le directeur de l'HEMU Jazz... aux anges à la sortie de cette première ! [AS] ■

www.marioforte.com



Krysalid au 35^e Congrès Willems

Le 23 août 2012, les cinq jeunes filles de l'ensemble Krysalid étaient les hôtes du 35^e Congrès international d'éducation musicale Willems, mis sur pied du 19 au 25 août dans les locaux de la Haute école pédagogique du Canton de Vaud : une magnifique opportunité de présenter un savoir-faire artistique et pédagogique hors du commun devant un public de spécialistes. Standing ovation de la part des quelque trois cents congressistes bluffés par tant de professionnalisme. En seconde partie, rebelote avec une valeur sûre... et lausannoise : le Tchiki Duo, incarnant lui aussi l'excellence de la formation dispensée à la rue de la Grotte 2.

Après Ljubljana en 2008, Salvador de Bahia en 2009 et Cali en 2010, Lausanne était l'hôte du 19 au 25 août 2012 de la grand messe du mouvement Willems : un congrès international réunissant autour de conférences, ateliers et concerts plus de 300 musiciens, pédagogues et enfants issus d'univers les plus divers. Une aubaine pour les institutions musicales de la région d'afficher la bonne santé de leurs structures : ce que n'a pas manqué de faire la Haute école pédagogique vaudoise, qui accueillait la manifestation dans ses murs, ni le Canton de Vaud, à qui était offerte le 23 août au soir une « carte blanche » musicale sur la scène de l'Aula des Cèdres.

Ce concert en deux parties était introduit par Olivier Faller, ancien directeur de l'Ecole sociale de musique de Lausanne et membre du conseil de la nouvelle Fondation pour l'enseignement de la musique (FEM), qui n'a pas hésité à dire sa « fierté d'être Lausannois » au vu des nombreuses initiatives menées par la cité dans le domaine de la sensibilisation des jeunes à la pratique de la musique dans le cadre scolaire. Parmi celles-ci, la structure « musique-école », qui constituait un lien idéal avec les musiciennes de l'ensemble Krysalid en lice en première partie de soirée, puisque trois de ses cinq membres en sont issues. Si le sérieux de leur engagement est connu, il aurait été bien présomptueux d'imaginer que les protégées de Magali Bourquin et Tina Strinning recueilleraient pareils « hourra » au sein de l'imposante assemblée, constituée – la faute aux vacances ou à la chaleur ? – essentiellement de congressistes.

« Standing ovation de la part des quelque trois cents congressistes. »

Dès leur entrée en scène, on sent l'auditoire impressionné. Toute de blanc vêtues, Aurore Grosclaude (piano), Cigdem Tunçelli, Natalia Boesch (violons), Lisanne Schick (alto) et Pauline Renaud (violoncelle), ont dans leur attitude le sérieux et la concentration de véritables concertistes. À l'exception de la pianiste, elles jouent par cœur, favorisant un contact visuel de tous les instants : un vrai plus pour le souffle et la cohésion générale. Le programme est audacieux : il mêle contemporain – toujours impressionnant lorsque ce répertoire est servi par de si jeunes interprètes – (re)découvertes romantiques – le *Quintette* de Joseph Ryelandt éterné notamment lors des cérémonies du 150^e anniversaire du Conservatoire en octobre 2011 – et musiques du monde. C'est cette facette qui a le plus frappé les esprits de l'auditoire cosmopolite, conquis par la faculté de Krysalid à faire vivre visuellement leur musique : mise en espace d'un mouvement de tango de Piazzolla, ambiance jazz avec le *Quintette* de Nikolai Kapoutsin, et les fameux « violons dansants » de Tina Strinning pour couronner le tout dans un grand bis klezmer ovationné.

Lorsqu'ils arrivent sur scène en début de seconde partie, Jacques Hostettler et Nicolas Suter, les deux complices du Tchiki Duo, sont en terrain conquis. Formés à l'époque où l'HEMU s'appelait encore Conservatoire de Lausanne et aujourd'hui adjoints artistiques au sein de l'institution, il placent la salle dès les premières notes dans une atmosphère de poésie et de couleurs pastel distillée par deux marimbas proprement somptueux. Au centre de leur programme : la grande « prêtresse » japonaise de l'instrument, Keiko Abe. Mais là où ils étonnent le plus, c'est quand ils revisitent des chefs-d'œuvre classiques tels qu'*Alborada del gracioso* de Ravel ou le Ragtime de la *Suite 1922* de Hindemith : sans trahir le texte et encore moins l'esprit original, les acrobates de la baguette donnent à entendre des facettes insoupçonnées de ces œuvres qui semblent d'un coup d'une modernité éclatante. Autant de bonnes raisons pour se précipiter sur leur nouvelle réalisation discographique, qui vient de sortir de presse chez Artlab ! ■

www.tchikiduo.com



Les Ministrings aux « Préludes » de l'OSR

C'est une valeur sûre parmi les ensembles du Conservatoire de Lausanne : les Ministrings de Tina Strinning ont prouvé une fois de plus le 10 octobre 2012 au Théâtre de Beaulieu à Lausanne leur capacité à déridier les auditoires les plus exigeants. Hôtes des « Préludes » de l'Orchestre de la Suisse Romande, qui célébraient ce soir-là leurs dix ans d'existence, ils offraient aux abonnés une bouffée d'exotisme bienvenue avant de plonger dans les dédalles tourmentées de la 14^e Symphonie de Chostakovitch présentée en ouverture de saison.

Ce n'est pas la salle la plus glamour qui soit, encore moins un espace propice à l'épanouissement de la musique – quelle qu'elle soit. Grâce à l'élan et la générosité communicative des Ministrings, on oublie toutefois bien vite les murs tristes de la Salle Innsbruck du Théâtre de Beaulieu... et les assiettes garnies des abonnés lausannois de l'Orchestre de la Suisse Romande qui sont là également – car tel est le concept des « Préludes » – pour se sustenter avant le concert. Comment en effet résister au déferlement entre les tables, chapeau haut-de-forme sur la tête, de cette ribambelle de violonistes de toutes tailles soutenus par la rythmique entraînant d'un violoncelle et d'un piano électrique, dans une explosion de mélodies des quatre coins du monde ? L'enthousiasme met, certes, un certain temps à prendre : accaparés par d'autres préoccupations, les auditeurs sont d'abord surpris par ces musiques multicolores et surtout par la mobilité inhabituelle de ces violonistes en herbe – eux qui s'appêtent en soirée à passer près de deux heures à regarder jouer une centaine d'instrumentistes... assis !

Emmenés par les plus grands, les benjamins font la différence. La solidité de leur technique et surtout leur sens du rythme rivé à la peau, sont proprement impressionnants. L'heure avançant, attiré par cette musique hors du commun en pareil endroit, le public afflue du hall central et fait monter la température sur les côtés de la salle, rendant le travail des serveurs de plus en plus périlleux. Françoise Gämperle, la cheville ouvrière de ces « Préludes » – et ancienne directrice administrative du Conservatoire de Lausanne – est aux anges. Le bilan des dix années écoulées est impressionnant : plus de 80 intervenants de tous horizons se sont succédés à la tribune et l'intérêt du public n'a cessé de croître. Les Ministrings en sont d'ailleurs à leur deuxième venue : espérons que cela ne sera pas... la seconde ! ■

www.avaosr.ch

« Emmenés par
les plus grands,
les benjamins
font la différence. »



BRÈVES

01

L'Orchestre Piccolo fêtera en 2013 ses vingt ans... déjà ! Fondé et dirigé aujourd'hui encore par l'infatigable Michel Veillon, il met sur pied le **dimanche 10 février 2013** à 17h un grand concert anniversaire à l'Octogone de Pully. À la clé, le très ludique « Tour du monde dans un fauteuil » de Jean Duperrex – avec l'inclassable multi-instrumentiste en soliste – et la création d'une œuvre pour harpe et cordes commandée tout spécialement par l'Orchestre et la professeur de harpe Christine Fleischmann au Français **Bernard André** (* 1941), véritable sommité internationale dans le domaine de la harpe. Avec à son catalogue une septantaine d'œuvres, il signe ici une pièce taillée sur mesure pour de jeunes musiciens amateurs. « Cela faisait longtemps que je songeais à un tel concerto, confie Christine Fleischmann. Le répertoire étant trop difficile, mes élèves n'ont jamais l'opportunité de se produire avec un orchestre derrière elles. »

02

Depuis deux à trois années, la pédagogie d'Edgar Willems connaît un net regain d'intérêt. Non seulement les éducateurs formés sont très demandés dans les écoles de musique, mais aussi de nombreux enseignants du domaine de la musique montrent un réel intérêt pour cette approche particulière en lien avec leur pratique. En collaboration avec l'Institut de Ribaupierre, qui a joué un rôle de pionnier dans la formation des enseignants Willems, l'HEMU a donc décidé de poursuivre cette formation sous la forme d'un *Certificate of Advances Studies* HES-SO « coprofessionnalisant » ouvert aux titulaires d'un certains nombres de Bachelors et Masters en Pédagogie musicale. Totalisant 21 points ECTS, celui-ci s'articule sur quatre semestres à temps partiel répartis sur les sites de l'HEMU, de l'Institut de Ribaupierre et des lieux de stage. Tous les détails de ce **CAS en Education musicale d'inspiration Willems** sont sur www.hemu.ch.



INTERVIEW
ANTONIN SCHERRER

NICOLAS GILLARD

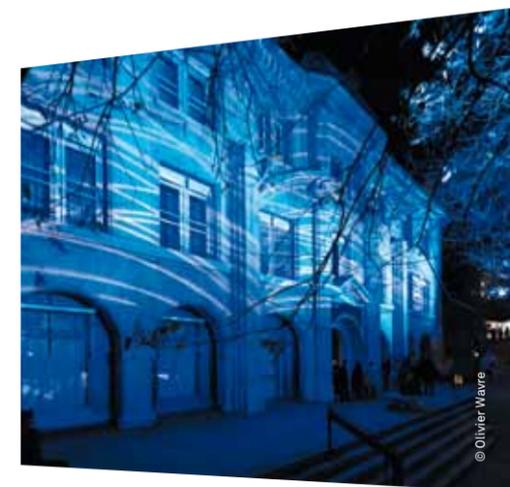
La Fondation du Conservatoire de Lausanne a depuis le 1^{er} juillet 2012 un nouveau président : Nicolas Gillard a succédé à François-Daniel Golay, en poste depuis 1995. Né en 1965 à Lausanne, Nicolas Gillard y effectue ses études de droit et obtient son brevet d'avocat en 1998. Entré la même année à l'étude Carrard et associés, il y pratique depuis lors en particulier le droit des successions et la procédure civile. Conseiller communal depuis 2004, il préside depuis 2011 la section lausannoise du parti libéral-radical et est actif au sien de diverses associations et fondations dans le domaine de la santé et de la culture. Il intègre l'Association des Amis du Conservatoire en 2007, en reprend la présidence d'Antoinette Rapp et entre à la même date au Conseil de fondation du Conservatoire. Nous l'avons rencontré dans ses bureaux de la place Saint-François pour faire plus ample connaissance.

NICOLAS GILLARD, QUEL RAPPORT ENTRETENEZ-VOUS AVEC L'ART D'EUTERPE ?

J'ai été exposé à la musique dès mon plus jeune âge – musique au sens large : mes parents étaient férus de classique et de chanson française tandis qu'avec mes grands frère et sœur nous étions plutôt rock des années soixante. Mon univers fait donc le grand écart entre Dvorak, Elvis Presley et Led Zeppelin. Comme écolier, j'ai fait un peu de flûte à bec – sous la contrainte... – puis, lorsque j'ai été en âge d'exprimer mes choix, j'ai bifurqué vers la batterie, avec à la clé la création d'un groupe de hard très... hard et confidentiel ! Aujourd'hui, je continue à mes heures perdues à pratiquer la batterie et chante également en autodidacte, notamment au sein de la revue du barreau. Je vais au concert autant que mon agenda me le permet, c'est-à-dire assez peu. Je compense avec une discothèque abondante. La musique est pour moi bien plus qu'un délassément : c'est, avec la poésie, la forme d'expression la plus parfaite ; à la fois abstraite et naturelle, elle parle aussi bien à l'intellect qu'aux émotions.

COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉ EN CONTACT AVEC LE CONSERVATOIRE DE LAUSANNE ?

Lorsque j'y ai inscrit ma fille. Le rapport avec ses professeurs et ses copains m'a petit à petit familiarisé avec un univers dont j'ignorais l'exigence mais également le potentiel énorme en terme de développement de la concentration, de la discipline, du rapport à l'autre... et de la modestie : avant de parvenir à le maîtriser, vous devez accepter que l'instrument vous domine. Lorsque j'ai repris la présidence de l'Association des Amis du Conservatoire en 2007, j'aurais pu me contenter d'un rôle de spectateur. J'ai au contraire eu à cœur d'investir mes compétences au service des défis majeurs auxquels avait à faire face l'institution : un investissement d'autant plus naturel que j'ai d'emblée été conquis par la qualité de l'encadrement administratif de la maison, directeurs en tête ; c'est une des clés de son succès. ■



ZOOM

« Le rôle du président d'une telle fondation – de droit privé mais subventionnée à près de 100% par les pouvoirs publics – est d'abord institutionnel : il est le garant, tant que cette structure existe, de sa compréhension et de son fonctionnement. La ligne – l'âme – de l'institution est par contre affaire de l'exécutif. Maintenant, si influencer la vie du Conservatoire c'est appuyer les valeurs défendues par la direction générale, notamment auprès des autorités de tutelle, alors oui, le président peut être ce relais, ce facilitateur. Il ne doit toutefois jamais perdre son recul pour être en mesure, le moment venu, de pointer les dysfonctionnements. Parmi les dossiers clé de ces prochaines années, je citerais en priorité la réorganisation de l'enseignement supérieur au niveau fédéral, car il touche non seulement au fonctionnement mais également à la qualité même de l'enseignement – un acquis pour lequel il faut se battre avec vigueur si l'on souhaite garantir la pérennité de l'institution – ainsi que la mise en place de la nouvelle Loi sur l'enseignement de la musique (LEM), dont dépend directement l'avenir du Conservatoire de Lausanne et la qualité de ses structures et infrastructures. »

www.carrard-associes.ch/team/avocats-associes/ngillard
www.plr-va.ch/nicolas-gillard/



© Olivier Wavre